

## Pensées fugitives

Le virus nous quitte, sonne le glas des journées assoupies et des nuits éveillées, des quarts d'heures qui n'en finissent pas de diffuser, depuis des écrans trop regardés vers nos yeux trop habitués, ces images de professeurs hagards. Il faudrait sans doute un jour s'attarder sur ces docteurs charismatiques qui, dans nos amphithéâtres, d'un revers de main sec, d'une intonation de voix savamment distillée savaient nous tenir sur le fil ténu donc précieux ; sur le fil de l'attention. Il faudrait sans doute un jour parler de ces professeurs à qui l'on a subtilisé leur scène, leur audience, leurs tours. La rumeur avait donc vu juste, l'image d'Épinal était justifiée, il existe bel et bien cet avocat fraîchement diplômé, tout juste reconnu par ses pairs qui raccompagne du bout de son index longiligne la monture de ses lunettes-rondes-écailles au sommet de son nez, se confondant en excuses, invoquant l'inattention, pointant sa journée chargée de la veille, un bégaiement... On ne dit pas "pallier à", mais bien "pallier" tout court, tout net, c'est aussi ça le Droit.

Toute ressemblance avec le patronyme de ce professeur inspirant serait purement volontaire. Je suppose, pour mon étudiant, que la fuite du virus coïncide avec la fin des cours, la leçon de l'agent pathogène-qui-n '-a-pas-de-passeport assimilée, je prie cette fois pour que ce dernier ai entendu parler du planning de notre administration. L'étudiant, au jour de sa sortie, ne se dirigera donc pas mécaniquement au deuxième étage de notre bibliothèque universitaire; si le calme reposant, ponctué de "ssshhh" à chaque surligneur tombé au sol peut remémorer aux chanceux leurs vacances passées aux Baléares, si le subtil fumet qui se révèle à partir de 18h30 éveille la souvenance de ceux qui, un soir d'été aride, ont traversé Chinatown à son apogée d'huile de friture : ce lieu de culture sous rhodoïd ne satisfait, malgré tout, aucun voyageur. Exception faite sûrement d'un rond-de-cuir qui saura trouver dans son manuel de Droit communautaire favori un souffle venu d'Oural, qui débusquera une effluve vénitienne à la page 236, et prendra le large à la section II. Chapitre IV. §12 pour le frisson andalou, qui sait ?

L'étudiant en question préférera donc l'autoroute du Soleil aux escaliers tortueux du 6 rue Professeur Rollet, s'engageant sans masque ni distanciation sociale vers le sud. Tous les suds ne se valant pas, l'année de psychose n'arrange d'aucune manière cette discrimination : à la dilection snob du "plutôt Cannes qu'Alès" s'ajoute celle instillée par nos chers médias qui, sans relâche, ont oblitéré le charme innocent de nos paysages, réduisant les plages au théâtre de courses poursuites entre policiers en manque de frissons et nageurs téméraires, les rues azuréennes en un hall de gare avec pléthore de voyageurs rivés à leur montre à la tombée du jour, travestissant nos terrasses pour ne laisser que des places vides, traversées par des marcheurs hâtifs craignant d'entendre sonner l'angélus verbalisateur. Notre étudiant délaissera donc, non sans un pincement au cœur, ses contrées françaises et s'en ira briguer les charmes et le réconfort d'une terre cousine, l'Italie.

Clément partira donc avec les plus proches de ses amis, embarquera Basile et Fausta dans sa voiture étriquée qui n'a jamais parcouru le pays narquois qui déborde au-delà du périphérique : cette fois partie pour rejoindre Rome d'une traite.

Basile est téméraire, Fausta ne manque que trop rarement une occasion de railler, leur montée en voiture aura pourtant été silencieuse, ni remarque sur ces portes qui ne ferment pas mais baillent

bruyamment, ni pique à l'endroit de l'agencement spartiate de "l'habitable". Superstitieux ou pas, moquer la Clio III-société-réaménagée s'avère périlleux ; j'ai toujours vu chez ces automobilistes arrêtés sur le bord de l'autoroute, capot fumant, les mauvaises grâces de passagers railleurs, parlant de corde dans la maison du pendu.

Le Rhône se mêlait aux courbes de l'autoroute et l'atmosphère s'emplissait d'un air d'ailleurs, les connexions entre les trois reprenaient leurs droits sur l'anesthésie du confinement, bousculant leurs vaines poses, pourtant si efficaces en visioconférences Skype / Zoom / Webex et autres actes de présence désincarnants. Tout redevint sensible donc vrai, vitres remontées surtout pour n'en rien perdre.

C'est un chaos de sensations redécouvertes qui saturait Clément, la fumée de cigarette parvenue de la banquette arrière s'épandant en d'épaisses vaguelettes grises, qui se mêlaient aux ondes sibyllines d'un rockabilly grésillant, craché par les bouches d'enceintes couvertes de poussière. Les amorces de conversation, mêlées aux monologues anarchiques dissonants mais mélodiques, leurs anecdotes partagées et quelques projets dévoilés tenaient lieu de diversion : le temps s'écoulait. Clément prit part, distant, au brouhaha ambiant, pensif mais tenu alerte par les changements de rapports incessants, pris dans un flux contrarié de voyageurs sur la route. La chaussée débordait d'évadés du confinement qui rugissaient à qui mieux mieux, en partance vers les terres méridionales. A l'envie de tout se raconter succéda la contemplation d'un spectacle inouï, celui des touristes les entourant. Des berlines noires et massives gorgées de jeunes belges, allemands et autres néerlandais, blonds vénitiens se pressant vers la mer, qui disparaissaient avec fracas dans l'horizon à chaque ligne droite venue. Tandis qu'ils réapparaissaient après la moindre courbe, descente ou rupture de nos chères routes (point de "plat pays" sur la route des Alpes, choc des géographies s'il en est), la fatigue s'accompagnait d'hallucinations : sur des kilomètres de bitume rectiligne ce sont les mêmes visages derrière les vitres, alors qu'aucune voiture ne tenait en place, toutes débordant-dépassant-braquant, Clément était entouré à intervalles kilométriques réguliers des mêmes visages derrière les vitres. La géographie capricieuse imposait un détour par la fraîche montagne aux épris d'Italie caniculaire ; ils ne furent jamais si éloignés des plages de Fréjus, là qu'ils se tenaient : au péage qui donne sur la masse grise et feuillue percée dans sa longueur par le tunnel *du* Fréjus.

A la frontière, le billard autoroutier disparut : le macadam se raréfiait, se craquelait et tint dès lors une folle promesse, celle de tenir éveillé le plus fatigué des passagers. Fausta qui, son courage à deux mains et Lexomil en poche, supportait bon gré mal gré les voyages en avion a revu sa copie. Dans la vallée d'Aoste les secousses sont des décrochages, les aspérités des trous d'air, leur périple était en sursis; sursis de repos, report d'accalmie, il était abrupt mais ne faisait que commencer. Ils déboulèrent les pentes piémontaises, striées de vallées désertes et leurs villages muets en tout point semblables à ceux qui, du côté français, sonnent la fin de saison en mai, se vident des garnisons de touristes et retrouvent leur vocation au calme. S'ensuivirent des pays que l'autostrada empilait à l'horizontale et fendait en leur y frayant un passage, gardant tout de même entre ces paysages où s'est écrite l'Histoire et eux des écrans acoustiques qui laissaient filtrer par à-coups, au travers des bandes bétonnées, la campagne d'Emilie-Romagne et bientôt celle de Toscane.

Par la baffle qui ressassait le flot des musiques déjà insupportables car trop écoutées parvint l'*Out of time man* de Mick Harvey, prodigieusement à propos et prémonitoire de l'instant qui suivit. S'ouvrit alors une valse de buttes, si ce ne sont des collines, qui arboraient d'imposantes bâtisses du siècle dernier, ou du précédent, en surplomb sur les plaines, au-dessus des ondes crépusculaires. Elles sont *hors du temps*. Si ce dernier a coulé sur leurs arcades et leurs jardins, elles se tenaient encore

pourtant impeccables : les allées invariablement cernées des cyprès de Florence semblaient attendre des convives absents chez des hôtes disparus, depuis longtemps. Elles furent réinvesties par les notables d'un autre empire, la noblesse d'arme d'ici, évanouie, laissa sa place à de nouveaux résidents; artistes de l'Upper East Side, marketeurs venus de Silicon Valley, producteurs de cinéma en vogue, hôtes de late-night show...

Et Basile de se réveiller, de pérorer :

"C'est ça l'rêve américain. Tu viens de Sicile en 1900, tu grattes c'que tu peux, tu te fais une place entre les Irishmen et les Allemands, ton fils sera courtier et dépouillera les petits bourgeois avides d'argent facile qu'il croisera. Un florentin par exemple, pourquoi pas ? Ton petit-fils en fera un film et, royalties en poche, s'en viendra racheter la baraque à Vincenzo, juste là." Il pointe du doigt la villa, qui baigne dans la lumière, auréolée.

Rome était désormais visible depuis la route, à l'ouest au loin, réduite à la constellation de lumières orangées qui conclurent leur périple.

Ne pouvant compter sur aucun des parents courtiers ou chirurgiens de ses amis puisque ces derniers n'existent pas, Clément comptait amener le groupe dans un logement collectif de San Lorenzo. Quartier étudiant, réputé pour avoir les services publics les plus anarchiques, les rues les moins salubres, avait pour suffisante compensation un rythme de vie particulier, en syncope du tambour battant du centre de Rome, déjà sensiblement *jazzy* eu égard aux standards français. C'est dans ce malstrom festif qu'une semaine durant, enchaînant percées de plus en plus profondes vers le sud, vers le Trastevere, et soirées en terrasses et autres boîtes de nuit, au rythme d'électro ramené aux sources comme l'on peut en trouver à Berlin encore aujourd'hui ou de pop italienne, que les trois découvrirent la ville éternelle. En ces temps d'après Covid, de fin de confinement, il semblait que les frontières ne s'étaient pas ouvertes doucement mais qu'au contraire, trop empressés de fuir, les jeunes avaient défoncé la porte, couru aussi loin que possible et s'étaient établis un peu partout, partis essaimer qui les pourtours de la Méditerranée, qui les Landes, qui la Grèce, qui Rome. Mais oui, qui ?

Si Basile tenait à ancrer l'image de folie générale, décrivant avec force détails libidineux les deux australiens venus accomplir ici une *Perfect week* et deux marathons de bar avec tickets achetés à Canberra deux ans auparavant, Fausta insistait et soulignait la "belle complémentarité de toutes ces nationalités" amassées Via dei Sabelli, les rencontres imprévisibles donc forcément magnifiques. Les règles barrières révolues, les masques tombés, les habitudes tardèrent à reprendre leurs droits. D'abord froids et hésitants, les corps reprirent leur amplitude, cessant de se retirer, de s'excuser, d'esquiver, de calculer leurs trajectoires dans la rue, dans les parcs, ménageant entre eux des zones tampon, des distances de sécurité. Au cours d'une discussion imprévisibles, depuis l'estrade aménagée par le Parc Borghese au-dessus de la Piazza del Popolo, Clément s'était retrouvé démuné par un trou de mémoire surprenant : il n'avait su expliquer à un local, interrogatif, comment l'épidémie avait été conjurée en France. Il fixait l'obélisque de la place en contrebas, tentant de recomposer mentalement les lambeaux de souvenirs, de leur redonner une contenance, une suite. Insaisissables.

Sans doute était-ce l'ivresse, la fatigue, les changements de lieux constants, sa mémoire lui faisait défaut. De retour sur l'artère principale, se dirigeant vers leur logement, Clément avait demandé à

Fausta et Basile ce qu'ils avaient réellement compris de cette fin de Covid, dissimulant son amnésie, en demandant les détails d'une histoire qu'il semblait n'avoir pas vécue. Réponses évasives, changements de sujet. Les bruits alentours s'amplifient, le Soleil semblait se redresser, remonter à son zénith, tapant plus fort pour l'empêcher de se concentrer.

Basile trancha, enjoué :

"Tu regardes en l'air depuis deux minutes, mais t'as compris ??"

- Oui, oui. J'savais plus dire si c'était grâce aux vaccins ou..."

Depuis qu'ils avaient quitté Lyon il avait la sensation d'être porté, littéralement, vers le jour suivant, vers la prochaine soirée, sans avoir réellement d'emprise sur leur cours. Comme dans un songe au scénario écrit pour être joué sans accrocs, où la seule liberté pour l'intéressé est de voir venir les événements, sans jamais pouvoir les affecter. Il y avait aussi cette fluidité étrange, les scènes de leurs vacances s'enchaînant sans faux-raccords, sans contretemps et sans jamais perdre en intensité, des jours remplis de temps forts, orchestrés comme ces *sitcoms* dont les personnages semblent flotter au-dessus de la matière, ignorant tout déboire incombant aux terriens. C'était une vague déferlant selon une mathématique implacable, une vague sans creux, toute en hauteur. C'était une impression inquiétante, le soir venu, de n'avoir que très peu de souvenirs de la journée passée. Aussi il semblait ne pas s'endormir mais se dissiper physiquement chaque soir, pris par le noir, pour être rendu à ses amis le lendemain matin.

Lassé de ressasser ces amas de sensations desquels il n'arrivait pas à tirer de sens, il se replongeait, volontaire, dans sa semaine de vacances.

Il avait en tête une échéance, leur date de départ, samedi soir. Dès lors il s'entêtait et rompait la routine animée de ses amis et voulut les amener dans le quartier du Trastevere pour leur dernière sortie.

Fausta changeait leurs plans du soir, interpellant Clément :

"Tu veux y faire quoi là-bas, tu connais un endroit ?"

- "Pas possible je passe l'après-midi avec une fille de Leeds, y a moyen que..." Anticipe Basile

Fausta avec ironie "- Y a moyen que t'aligne pas deux mots d'anglais, que tu te mette mal devant trop de monde pour le supporter, qu'elles te fassent une réputation ici et chez elles.

- Préserve toi Leeds, fais bonne figure dans les petites villes, t'as déjà ruiné ton image dans trop d'endroits en Europe. Sans y être jamais allé, calme toi." Lâche Clément, moqueur.

Fausta de conclure "Puis on est là pour sortir entre nous, on le suit."

Clément ne savait pas quelle urgence le poussait vers le sud de la ville, vers ce quartier qu'il ne connaissait que d'après de très lointaines discussions, de troubles images ; il suivait une force sensible, puissante. Ils devaient y être ce soir là, tous les trois, c'est tout ce dont il était certain. Il avait lu quelque part qu'on a ce type de pulsions dans des moments critiques, que le corps court-circuite l'esprit, et commande de s'enfuir avant que le danger ne soit perceptible. Convaincu mais

définitivement amusé de ces sensations, il guidera ses amis vers la Piazza Trilussa, dans le Trastevere.

Sur les hauteurs de Rome, en ouverture de soirée se jouait un acte discret mais visible pour tout contemplatif juché sur l'une des collines : les routes pavées, les grands axes et les corridors taillés dans la masse des appartements de centre-ville imprimaient une pente douce, univoque, déversant les foules vers le sud. Les quartiers affairistes du nord avec leurs gares, leurs hôtels internationaux dézonés repoussaient leurs locataires vers le Campo de' Fiori aux terrasses guindées, le jardin Farnese ombragé ou encore les abords du Colisée où les groupes se retrouvaient pour disparaître dans les bars de rive droite d'un Tibre silencieux, séparant la Rome-musée palpitante de la Rome nocturne, envoûtante.

Sortie de l'appartement, Fausta rectifia le tracé de son rouge à lèvres dans le reflet d'une vitre de voiture, se retourna et retrouva ses deux, adossés à l'édifice, qui riaient l'un de l'autre. Avançant vers eux, elle discerna progressivement l'objet des piques; chacun s'était habillé dans sa chambre et, se retrouvant dehors, ils avaient réalisé qu'ils ne se faisaient pas la même idée de cette soirée.

"Pantalon à pinces, blazer à rayures, t'as une tournée d'impôt à relever chez tes épiciers préférés, *Don* ? Balance Clément, ironique, qui balayait son pote de haut en bas.

- J'ai une certaine idée de cette ville, respecte-là sinon elle te balayera."

Il arborait à son auriculaire une chevalière dorée aux armoiries incertaines qui, dans sa physionomie et ses reflets rappelait davantage l'Asie manufacturière que le pays sicilien. Son doigt était ceinturé par cet anneau, gonflé : s'il avait appartenu à un illustre ancêtre italien, ce dernier devait avoir un doigt autrement plus mince. Cheveux gominés tirés en arrière, rasé de près, lunettes sombres pliées à cheval sur sa poche de poitrine. Craignant que son accoutrement ne virât au cosplay, il avait adopté cet accent résiduel, présumé authentique, un ronronnement qui venait parfaire son calque mafiosi et, la suite de la soirée le prouva, venait donner au groupe un air intrigant.

Départ donc vers le Tibre, délaissant le métro trop incertain et encore emplit de la chaleur de la journée pourtant écoulée, ils rejoignent la Via Cavour et son flot de visiteurs apprêtés, et marchent. A mesure qu'ils avancent, les immeubles qui bordent la voie semblent s'être délabrés, ils sont manifestement plus anciens, parcourus de fissures qui jurent avec le début de cette rue, mieux entretenue, plus nette. Fausta et Clément s'amusent de voir les regards qui, de plus en plus nombreux, s'arrêtaient sur Basile, lorgnant sur sa bague, ripant sur sa moue de dandy pour finir en expression gênée, réprimant le plus souvent un sourire moqueur.

Les mètres défilent, les rues embranchantes s'enchaînent, Clément les mena Via Magnanapoli, ils descendirent promptement une portion d'escaliers et arrivent au centre névralgique de la ville, face à la colonne Trajane. Leurs pas cessent, leurs têtes pointaient en direction du sommet de la sculpture, impressionnante. Clément se tourna vers ses deux amis, à contre-jour des derniers rayons de Soleil, les dévisage, heureux d'avoir passé cette semaine comme ils s'étaient promis de le faire, dès les premiers temps de confinement, deux ans auparavant. Fier d'eux, presque nostalgique avant même d'avoir réellement entamé leur dernière sortie.

Un éclat surprenant dans la coiffure de Basile attira son regard, un cheveu blanc, translucide. Pas seul cependant, de profil il était difficile de passer à côté : de sa tempe à sa nuque ils étaient nombreux, clairsemés, ses cheveux blancs. La peau de son visage avait perdu sa tenue, se laissait tomber au coin du nez, des yeux, sensiblement froissée, et puis tachetée aussi. Sa bague n'était plus arrimée sur une peau ferme, mais ballotait sur son doigt, ridé, squelettique.

Clément eut peur de regarder Fausta, de s'en approcher même, il fit quelques pas de recul, sans pouvoir ne penser à rien d'autre.

Les deux baissent la tête, regardent autour d'eux. Les jeunes qui marchaient comme eux vers le sud avaient disparu, Basile s'exclama qu'ils avaient dû prendre d'autres rues, et Fausta de renchérir qu'ils ne devaient pas être autant portés sur les colonnes qu'eux, ils rirent et se tournèrent vers Clément. Basile s'amusait de sa tenue, se trouvant fort apparié au reste des passants alentours, faisant même pâle figure dans ce qui semblait être un défilé de bonshommes du siècle dernier, vêtus d'étoffes, de costumes relégués aux arrières-boutiques actuelles, aux dressings de costumiers pour films noirs des années 1950.

Clément se retrouva l'instant d'après face à ses deux amis pris de vitesse par l'âge, et ne put s'empêcher de noter qu'une fine barbe était venue corrompre la face glabre de Basile, que les pommettes de Fausta s'étaient dissipées, perdues entre d'élégantes mais profondes rides, leur posture même s'était altérée, passant rapidement du coup de vieux de quadra' de l'instant précédent à la déchéance toute octogénaire que qu'il contemplait avec effroi.

Après qu'il eut tragiquement accéléré sa cadence, le temps semblait se fixer, se figer autour de Clément, inquiet de découvrir si lui aussi avait été affecté. Ses mains se crispaient dans ses poches, empoignant le tissu frénétiquement ; il sentait sa poigne s'être affaiblie, ses doigts entrer en dégénérescence. Sortant les mains de ses poches, il les porta à la lumière : elles étaient sèches, parcourues de veines consistantes, la peau irrégulière et abîmée.

Il s'empressa, craignant de ne pas voir se finir la soirée, ne comprenant pas ce qu'il leur arrivait, d'emmener ses amis de l'autre côté du Tibre, dans le quartier qui l'attirait plus fortement qu'avant. Le pas de course qu'il avait imprimé sur les premiers mètres était insoutenable, les six genoux crissaient, Fausta ralentit le groupe et imposa, d'une voix criarde qu'ils ne lui connaissaient pas, de marcher plus doucement.

Clément indiqua la passerelle rejoignant l'île Tibérine, dernière étape avant le Trastevere. Ils s'essayèrent au bas de l'hôpital Fate Bene Fratelli, sorte de mue mi-hospice mi-église romane d'une créature sortie il y a cinq siècles du Tibre, échouée sur cet îlot depuis.

Au calme ponctué par le souffle court de Basile succéda un grondement venu d'en-haut, venu du ciel. Ce dernier s'assombrit, portant la ville à l'obscurité. Quelques cris, qui furent l'exception à l'étrange silence qui planait sur Rome, vinrent déchirer l'atmosphère. Clément réprima intérieurement ces cris venus d'au-loin, pensant que le calme vaut mieux, apeuré surtout qu'un bruit, qu'un moindre mouvement ne vienne précipiter le sinistre dessein qui se formait alors autour de lui. Autour de lui seul car le noir avait inondé l'île, emportant ses deux vieux amis. Le silence se poursuivit, l'air s'alourdit à en devenir palpable, préhensible. Une fine pluie chaude tomba sur eux, pendant de longues minutes.

Assis, tête protégée par ses bras, dans un recoin du parvis de l'hôpital, Clément vit filtrer la lumière qui revint progressivement. Il se releva péniblement, chercha Fausta et Basile du regard. Alors qu'il arpenta le maigre rocher tibérin, ses désagréables sensations de la semaine semblaient le quitter, il

n'avait plus l'impression de flotter sur les événements, de n'être présent qu'en demi-teinte, il revint au sol ferme de la réalité. Il revint au présent, comme lavé par l'averse.

Clément aperçoit finalement Fausta près du mur d'enceinte de l'île, seule, assise sur la pierre.

Poursuivant son inspection du regard, Basile lui apparaît au point opposé à son amie, loin et lui aussi assigné à la station assise, le visage à moitié dissimulé. Aucun des trois n'est capable de se lever, et à plus forte raison de se déplacer, restreints physiquement mais semblants avant tout apathiques, embaumés par les relents d'éther provenant de la porte principale de l'hôpital. Celle-ci s'est entrouverte, offrant le spectacle d'une valse de nonnes, en habits de soins, allant et venant vers Basile, Fausta et Clément, avec force médicaments, seringues et paroles attentives.

Cette vision du flux et du reflux d'infirmières accourant vers les trois figures hébétées est la dernière, les deux passerelles qui joignaient l'île à la terre ferme romaine ont cédé, les eaux du fleuve ont grossi et gagné le pavé.

L'île s'est décrochée. Elle laisse dans l'eau un trou noir, en forme d'amande.

\*\*\*

Les deux paupières s'ouvrent en grand, d'un coup.

Dans quelque appartement de banlieue ouest lyonnaise, six heures au matin, une alarme sonne.

Clément se redresse sur son lit, émerge d'une trop courte nuit et se dirige mécaniquement vers la salle de bain encore éclairée de la veille. Lundi matin, jour impair, sans symptômes : il tire de son armoire à petits tiroirs six gélules rouges, un comprimé blanc, un garrot marron et une seringue. Il sait qu'il n'aura pas la force de travailler aujourd'hui, pas plus qu'hier, pas davantage que l'année passée, à peine plus qu'il y a quarante-sept ans plus tôt, au premier jour de confinement.